

Robert Tirvaudey

**Rien ne saurait
suspendre le vent
de sa saison d'orage**

Collection

~Le Chant du Gousli~



La Mêsonetta

Rien ne saurait suspendre le vent de sa saison d'orage

Robert Tirvaudey

Collection ~ Le Chant du Gousli ~

Les Éditions de La Mèsonetta

Poésie française du XXI^e siècle

ISBN 978-2-491625-68-9

ISBN 978-2-491625-67-2

Dépôt légal : mars 2026

© 2026 – Tous droits réservés pour tous pays aux Éditions de La Mèsonetta

Une mer immortelle,
Une trace effacée

Rappelle que l'âme laisse
Le corps et ses emprunts



Photo et vers, Hippolyte Nori

Rien ne saurait suspendre le vent de sa saison d'orage

Ni du passé

Le chant façonné des chemins que l'on dénoue

Ni ces mots d'autrefois

Éreintés de douceur amère

Ni l'édredon à l'odeur un peu rêche

Ses plis de nages où l'on a posé la main

Pas même le lit de la Loue

Où comme la crème au lait tendre

Tourbillonnent des yeux doux

Rien que le tilleul

Sous la halte du ciel

Ruminant la terre dans le jardin d'Adam

La voici...

Dans la chaleur lourde

Tablier de courtil

Ample chapeau aux prunes

Se hâtant à petits pas vers la cuisine

Ouvrant à la pluie

Son regard fragile.

Cri de nuit

Lente, parmi les ombres, la voiture sur l'allée.

Au dernier cri de nuit, l'inquiétude des oiseaux,
La paresse, l'étoile.

Et c'est l'homme, le fidèle témoin.

Sa visite est de l'aube, son pas sur le gravier...

Et quelque part au Levant, le monde nous confie ses affres de
tendresse :

« Hautbois à l'anche double,

Léger dans l'air majeur...

Le temps et la lumière aux yeux clos

Du dormeur. »

On ouvre les volets.

Le matin est simple, à jamais frêle enfant,

Sa silhouette claudique devant nous

Et le soleil est convaincant,

Mais encore fraîche de nuit sa prière douce qui remonte...

Jour de tempête

L'automne délicieux s'est éteint

Et le vent glacé des intempéries entre dans le ventre

Comme une bille de neige révèle la mélancolie.

L'hiver s'est éveillé de vieilleries dans ce champ vieilli par le blanc

Où le désir arpentait les sentiers au gré de ses phantasmes

Sans se douter qu'il existait en apnée.

Jour de tempête des années a figé nos deux pulsions sur ce lac gelé

Qui survit en témoignage d'un pacte incandescent

Dans le sillage des pas engourdis

Quelques détritrus d'intimité ont ravivé une solitude sans appui ni refuge

Et l'orage compatissant se noie dans notre chagrin.

Absence

Dernier souffle en septembre

Écho d'un cri inachevé

D'une impatience drapée de bleu.

Son prénom menotté au poignet

N'a pas d'histoire en ce lieu.

Bien trop rouge et crispé pour être vêtu de bleu.

Inachevée, éreintée, enveloppée.

Telle est cette tour sans sommet

Abandonnée par une reine cardiaque.

Elle est sensible.

Tout comme la craie de Gizeh.

Dépourvue de sa parure de Tourah.

Elle est vulnérabilité

Son corps est un radeau de fortune,
Dérivant au large d'une mère absente.

Matelot en couveuse tiède,
Éclairé par des néons de lune.

Submergée par des océans sans perspective.
Dénusés de relief, pour y jeter l'ancre.

Elle est l'inconnu.

Sans pouvoir puiser la force, dans le rêve de nos retrouvailles

Elle est amnésique à qui personne ne manque.
Obligée d'apprendre à lutter avant d'allaiter

Alitée, haletante, angoissée

Elle se retrouve seule et debout sur le balcon

À célébrer le théâtre de l'existence.

Elle aurait dû naître en juillet.

Néanmoins, elle ne désirait pas être là.

Lorsque les arbres pleurent leurs rouses

Tombées au combat en affrontant les vents.

Décimées par les premières gelées.

Elles finissent en statues brunes.

En petits feuilletés de sucre roux,

Linceul cuivré qui s'étire sur la mousse.

L'illusion d'exister

Parfois

Pantın de bois,

Gentleman argenté,

Guignol de guingois

Ou patère tachetée,

Il ploie sous les effluves des cosmétiques rares et les relents poivrés des glandes sudoripares

C'est le marionnettiste des écorces futilles

Sentinelle recueillant

D'une manière textile

La confession des aubes, la fougue des mantilles,

Les masques de coton

Que l'orgueil maquille.

Il devise caoutchouc,

Aramide ou nylon

Sirote un jus de jute

Enlace l'élasthane,

Déguste quelques tranches

De doux chapeaux melons,

Se prépare en tatin lune légère tarlatane.

Les soirées de soieries,

Ivresse à l'acétate

En chatouillant ces frusques

C'est notre âme qu'il tâte.

Curieux arc-boutant

Des mornes apparences,

Frileux dépositaire

De nos frivolités,

Son squelette se pare

Des bourgeons de l'errance

Et nous y suspendons l'illusion d'exister.

Elle ne peut rien dire

Soleil blanc sur sable gris

Un cerf-volant rouge

Emmuré au sol

Comme un saignement amer sur la grève

Désormais

Ses bords de fuite ne touchent plus le vent

Elle vacille

Une image a cogné sa rétine

Dans la chute pourpre

On la heurte, l'interroge, la secoue

Ils veulent savoir

Elle ne peut rien dire

Le vol interrompu

L'afflux des pensées

Le vif

L'incisif

L'arrachement dans son ventre

Amenuisement des couleurs

Le littoral délaisse ses lignes et l'horizon

Les secours blancs sur le brouillard d'oyats.